

Et dans ses veines coulait la sève

7ème PRIX DE LA NOUVELLE DE CORRENÇON

PRIX DU MUSEE DE L'EAU

ET DANS SES VEINES COULAIT LA SEVE

-Emmanuelle Cart-Tanneur-

Je me retourne, et je te vois, là-bas, au bout du jardin. Seul. Abandonné.

Je te regarde pour la dernière fois.

Il n'y a plus rien entre nous.

Tu étais pourtant mon meilleur ami. Il n'est rien de plus beau que les amitiés d'enfance, de celles qui enchantent les souvenirs et laissent en tête un goût de miel et de fleurs. Combien de jours avons-nous passés ensemble, moi blottie contre toi, toi protégeant ma tête des rayons brûlants du soleil d'août ou des coups de fouet glacés de novembre ?

Après l'école, j'aimais courir vers toi, sans même prendre le temps d'attraper mon goûter. Je lâchais à terre livres et cahiers et me jetais à tes pieds; là, j'ouvrais grand mes bras, collais mon front à ton écorce rugueuse et entourais ton tronc, avec toute la force de mon jeune âge, tandis que je te demandais, systématiquement, *Je t'ai manqué ?*

Tu me répondais que oui ; que tu m'attendais.

Et je commençais le récit de ma journée d'écolière ; mes joies, mes douleurs, les bonnes notes que j'avais récoltées, les coups de pieds que j'avais reçus ou donnés (on disait de moi que je n'étais *pas une enfant facile*, mais toi, tu ne me grondais jamais quand je te racontais mes bêtises)

Veux-tu bien rentrer ? criait ma mère au bout d'un moment. *Et cesse de parler à cet arbre, on croirait une folle !*

J'avais tenté de lui expliquer que oui, tu parlais, mais seulement à moi ; que moi, je te comprenais, et que je t'aimais. Mais elle s'était contentée de hocher la tête avec un regard exaspéré et de m'envoyer faire mes devoirs dans ma chambre. Je n'ai plus jamais parlé de toi.

Tu avais été planté, m'avait dit Papa, du temps de son arrière-grand-père; cet écrivain amateur, poète à ses heures et jardinier dans le même temps, avait trouvé de bon goût de faire apparaître, au bord du ruisseau qui coulait en bas du jardin, un jeune saule pleureur qui s'accorderait volontiers avec l'ambiance qu'il recherchait dans ses poèmes. Sans doute se voyait-il, nouvel Apollinaire ou Radiguet en herbe, assis à l'ombre de son arbre, la plume à la main et l'air inspiré, traçant sur le papier les volutes de ce qui resterait comme un pilier de la littérature de son temps í

Tu n'avais pas eu le temps de croître suffisamment pour fournir assez d'ombre à mon arrière-grand-père ; d'inspiration, non plus, puisque le seul recueil qu'il ait laissé à la postérité dormait, abandonné, dans le bureau de mon père. Jusqu'à ce que je le dénicher un jour et te le fasse découvrir í Tu as reconnu ces vers écrits auprès de toi, même si tu étais encore tout jeune ó tu me l'as dit.

Tu avais bien grandi depuis. Le ruisseau s'était asséché, mais tu étais resté là, au fond du jardin de la maison que mon grand-père, puis mon père, avaient gardée et où nous habitons désormais.

Toi et moi avons passé ainsi de longs mois, de longues heures ensemble. Je te lisais des poèmes ; je te racontais mes secrets ; toi, tu bruissais doucement des feuilles et parfois me caressais doucement le visage, du geste souple d'une branche. Tu me comprenais, je t'aimais. Et dans tes veines coulait la sève de la vie.

Chaque automne, je m'alarmais de te voir pâlir, jaunir, puis te dénuder. Toute petite, j'avais tenté, à l'aide d'un pot de colle, de refixer une à une à tes branches les feuilles qui s'amassaient autour de ton tronc. J'avais été désespérée de réaliser que je travaillais en vain ó l'hiver était plus fort que moi. En grandissant, j'avais compris que le printemps te ramènerait à moi, plus fort et plus beau que l'année précédente, mais chaque année je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter. *Ça va ? Tu n'as pas mal ? Tu n'as pas froid ?* te demandais-je sans cesse. Et toi, tu me rassurais, comme tu le pouvais. Je ne devais pas m'inquiéter. Ce qui t'arrivait était normal. Et tu reviendrais au printemps ; je devais te faire confiance.

Je t'ai cru, toutes ces années. Jusqu'à cet hiver où Papa est tombé malade.

On ne m'a rien dit, mais je l'ai vu peu à peu décliner, s'affaiblir de jour en jour, malgré le ton enjoué qu'il tentait de conserver. Il ne m'emmenait plus marcher avec lui le long du lac pour que Maman soit tranquille, ne prenait plus le temps de me lire une histoire chaque soir comme il en avait

l'habitude ; je l'ai vu, jour après jour, maigrir, pâlir ; et puis ses cheveux ont commencé à tomber. Je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir ; quand j'enroulais mes bras autour de son cou, je prenais garde à ne pas emporter une mèche accidentellement. Il semblait triste, mais content que je semble ne rien deviner. Je n'osais pas le détromper.

Je t'en ai parlé tout de suite. T'en souviens-tu ? Je t'ai confié mon inquiétude. Papa, tu l'avais connu avant moi ; et je sais qu'il t'aimait aussi, et qu'il avait passé beaucoup de temps sous tes branches quand il était petit. Je t'ai raconté. Et je t'ai demandé. En priant fort pour que tu me répondes oui *í* *Papa aussi ira mieux au printemps, n'est-ce pas ? Tes feuilles, à toi, repoussent chaque année, comme repousseront ses cheveux, dis ?*

í Tu m'as dit oui. J'en suis sûre, tu sais ; j'ai entendu ta réponse.

Parole d'arbre ? ai-je ajouté

Parole d'arbre *í* as-tu répondu.

Tu me l'avais donnée, ta parole. Je t'ai fait confiance.

J'y ai cru longtemps, tu sais. On ne trompe pas quelqu'un qu'on aime.

Peut-être, alors, ne m'aimais-tu pas assez.

Ou peut-être m'étais-je trompée depuis le début. Maman avait raison : un arbre qui parle, on aura tout vu. Alors, donner sa parole *í*

J'ai commencé à la croire quand j'ai vu que Papa n'allait pas mieux au retour du printemps. Ses cheveux n'ont pas repoussé. Il a continué à maigrir. Alors que toi, tu renaissais, insolent de vigueur, au fond du jardin, lui sentait la vie peu à peu s'écouler de son corps. Alors que la sève montait à l'assaut de tes bourgeons, son sang peinait à irriguer son cò ur épuisé. Je crois bien que j'ai souhaité, oui, je l'avoue, ta mort en échange de la survie de Papa. Je t'ai appelé à l'aide. J'ai passé des heures à te supplier. Tu avais promis. J'avais ta parole. Il devait revivre, comme toi.

Et toi seul revivais.

J'ai compris que tu ne m'écoutais plus. Tu avais trahi ma confiance. Et plus jamais, tu ne me parlerais.

Papa est mort le jour où la première tulipe est sortie de terre, à tes pieds ó là où il en avait planté.

Je ne crois même pas que tu l'aies su. En tous cas, je ne suis pas allée te l'annoncer.

Je ne t'approchais plus depuis que j'avais compris.

L'été a passé, et de jour en jour tu explosais de santé à mes yeux révoltés.

Fin août, Maman m'a annoncé que j'entrais en pension. J'étais devenue ingérable, elle ne se sentait pas la force de s'occuper de moi.

Je vais donc quitter la maison; je pars demain.

Toi, tu vas rester dans ce beau jardin. Mais plus pour longtemps.

Tu m'as trahie. Tu m'as menti.

Tu m'avais donné ta parole.

A mon tour de te donner la mienne : tu ne lui survivras pas.

J'ai à la main un arrosoir que je prends garde de tenir éloigné de mes vêtements : l'eau de Javel tache indélébilement.

Je t'ai donné ta dose quotidienne, depuis la fin de cet été. J'ai soigneusement répandu le poison , chaque soir, à tes pieds, là où l'herbe, moins forte que toi, est déjà en train de mourir.

Tu commences à jaunir ; tu vas bientôt flétrir, et personne ne comprendra pourquoi.

Tu peux continuer à pleurer.

Moi, je m'en vais.

